

ANDRE LE GALL

BONAPARTE EN
BRUMAIRE

OU

LE NAPOLEON
IMAGINAIRE

ISBN 978-2-492028-02-1

Droits de représentation, de reproduction
et de traduction réservés pour tous pays.
Téléchargement gratuit autorisé.

Création sur France-Culture en 1981 ;

Réalisation : G. Godebert ;

principaux interprètes :

J. Négroni, A. Duperey, C. Ferran, M. Bouquet,
F. Chaumette, R. Party, R. Coggio, J. Guiomar,
W. Sabatier, H. Gignoux...

Personnages

-Bonaparte

-Monsieur Beaugier

-Joséphine

-La Voix

-Lucien

-Talleyrand

-Fouché

-Bernadotte

-Sieyès

-Jourdan

-Général Lefebvre

-Roederer

-Regnault

-Barras

-Amiral Bruix

-Augereau

-des membres du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents, des généraux, des officiers, des soldats, des citoyens.

Jusqu'au transfert à Saint-Cloud, l'action se déroule en l'hôtel loué par Joséphine rue de la Victoire, anciennement rue Chanteraine, devenu à présent propriété de Bonaparte. Les personnages se tiennent soit dans le cabinet du Général soit, lorsque l'indication en est donnée, dans le parloir contigu qui communique avec la cour.

(Musique ; puis, s'enchaînant sur la musique, comme un murmure)

Vous avez trente ans. La Grande Révolution vous a donné l'Italie à conquérir. Victoire après victoire, vous l'avez conquise : Montenotte, Millesimo, Dego, Mondovi, vous avez vaincu les meilleures armées de l'Europe. Vous souvenant d'Alexandre, vous avez entrepris de conquérir l'Orient : Les Pyramides, Le Caire, Aboukir. Pressentant les mutations prochaines, vous êtes revenu d'Egypte. Vous avez débarqué à Saint-Raphaël. Vous avez pris la route de Paris au

milieu d'un grand concours de peuple. Avignon, Lyon, tout au long du chemin, les ovations annoncent que votre heure a sonné. Votre nom est une rumeur qui roule sur la France.

Vous voici à Paris. Vous savez qu'on vous guette, qu'on vous craint, qu'on vous espère.

Vous pourriez être lieutenant d'artillerie à Auxonne, chef du bureau des cartes au ministère de la Guerre, secrétaire de Barras ou peut-être notaire en Corse. Or, debout au milieu des soldats, le cheveu au vent, le front plissé, l'œil aux aguets, vous êtes Napoléon Bonaparte, méditant l'ordre qui, dans un instant, fera fondre la défaite sur l'ennemi incrédule. Concentrant sur soi tous les regards, affrontant le destin sous un ciel de bataille, vous guettez la minute unique où l'Histoire s'immobilise dans l'attente de la parole du héros. Le héros, c'est vous. Jeunesse, mystère, grandeur : vingt victoires vous font une légende.

(L'aube ; bruit d'un attelage qui s'arrête ; hennissements, sabots de chevaux sur le pavé, cris du cocher ; pas rapides d'un homme pressé ; arrêt brusque)

Bonaparte

Vous ici, Monsieur Beaugier ?

Monsieur Beaugier

Je vois que vous vous souvenez de moi, Général.

Bonaparte

Parfaitement, vous êtes de la parenté de Joséphine.

Monsieur Beaugier

Quelques mois après votre départ en Egypte, la citoyenne Bonaparte a bien voulu m'accueillir dans

cette maison. Mais je crois qu'à présent, il serait meilleur pour chacun que je m'en aille.

Bonaparte

J'ai des raisons de m'en prendre à Joséphine, aucune de vous en vouloir.

Monsieur Beaugier

C'est que je suis prêtre, Général, et prêtre réfractaire.

Bonaparte

Je suis étranger aux passions religieuses des Français.

Monsieur Beaugier

Ne craignez-vous pas de vous compromettre en m'abritant ?

Bonaparte

Restez. Que dit-on de moi ici ?

Monsieur Beaugier

On dit que partout, le peuple a salué votre passage par des fêtes et des ovations.

Bonaparte

Que dit-on encore ?

Monsieur Beaugier

Que la victoire a suivi vos pas comme à l'accoutumée, et qu'avant de quitter l'Égypte, vous avez défait les Anglais et les Turcs à Aboukir.

Bonaparte

Ne dit-on pas plutôt que je suis un général qui a abandonné son armée décimée par les combats, par les fièvres, par la peste ?

Monsieur Beaugier (*plus bas*)

D'aucuns le murmurent aussi.

Bonaparte

Au vrai, s'il n'y avait eu Aboukir, je serais un général vaincu.

Monsieur Beaugier

Mais il y a eu Aboukir...

Bonaparte

Une erreur de l'ennemi ! Mais l'armée d'Egypte est toujours en péril. La marine anglaise, les cavaliers turcs et les sables du désert finiront par en avoir raison.

Monsieur Beaugier

Ne fallait-il pas tenter de la sauver, organiser son embarquement pour la France ?

Bonaparte

C'était avouer la défaite, et, d'ailleurs, jamais nous n'aurions pu traverser la Méditerranée.

Monsieur Beaugier

Alors il fallait faire la paix !

Bonaparte

Pensez-vous, citoyen, que je pouvais attacher mon nom à ce qui eût été une reddition ? Non. D'autant moins que les nouvelles qui, en thermidor, me parvinrent d'Europe, m'annonçaient que la patrie était en danger. Scherer était battu en Italie : en floréal nous avons perdu presque tout le pays, notre armée avait reculé jusqu'à la Bormida. Jourdan était défait en Forêt Noire, et avait repassé le Rhin. Je devais rentrer pour rétablir les armes de la République.

Monsieur Beaugier

Elles sont rétablies, Général. Brune a vaincu les Anglais en Hollande et Masséna, les Autrichiens et les Russes à Zurich.

Bonaparte

Ces victoires enlèvent à mon retour toute justification... Je suis un général vaincu qui a quitté son poste... C'est ce qu'on dira... Où est Joséphine ?

Monsieur Beaugier (*précipitamment*)

Elle a voulu aller au-devant de vous. Mais elle aura pris la route de Bourgogne alors que vous aurez pris celle du Bourbonnais.

Bonaparte

Décidément nos routes ne se seront croisées qu'une seule fois dans la vie, et au mauvais moment. Joséphine n'a pas même osé m'attendre !

Monsieur Beaugier

A son retour, elle vous fournira certainement toutes explications.

Bonaparte

Quelles explications voulez-vous que me fournisse une femme qui a couché avec tout ce que Paris

comporte d'oisifs inutiles ? Il n'y a rien à dire. Je suis un général déserteur, un mari trompé ! Au revoir, monsieur. Il faut que je dorme.

Bonaparte (*voix off*)

A la citoyenne Bonaparte. Albenga, le 18 Germinal de l'an IV (7 avril 1796). Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne ; et après cela, tu te donnes le ton d'être jalouse de moi, qui suis ici accablé d'affaires et de fatigue. Ah ! ma bonne amie !... Il est vrai que j'ai tort. Dans le printemps, la campagne est belle ; et puis, l'amant de 19 ans s'y trouvait sans doute.

-Au quartier général de Milan, le 23 Prairial de l'an IV (11 juin 1796). A la citoyenne Bonaparte. Joséphine, tu devais partir le 11 ; tu n'étais pas partie le 12... Mon âme s'était ouverte à la joie ; elle est remplie de douleur. Tous les courriers arrivent sans m'apporter de tes lettres...

(On frappe à la porte. Silence. On frappe à nouveau. Nouveau silence. Les coups sur la porte redoublent. A chaque fois, le silence. La porte s'ouvre brutalement. Paraît Joséphine, en costume de voyage, accompagnée de ses deux enfants. Bonaparte serre dans ses bras Hortense et Eugène qui se retirent aussitôt.)

*Bonaparte (se tournant agressivement vers
Joséphine)*

Je ne te demande pas combien tu as eu d'amants. Tu ne t'en souviens sans doute plus.

Joséphine

Calomnies ! Mensonges ! Malveillance !

Bonaparte

Tu étais dans Paris, au milieu des fêtes et des plaisirs.

Moi je labourais le désert.

Joséphine

Moi je m'ennuyais de toi.

Bonaparte

La parole t'a donc été donnée pour mentir ?

Joséphine

Je m'ennuyais de toi, et je prenais soin de tes affaires.

Connaissant les principaux citoyens de la République,

en particulier le citoyen directeur Barras, j'ai pu les

entretenir de tes mérites et de tes droits.

Bonaparte (*avec fureur*)

Pour qui me prends-tu ? Faut-il que je sois l'obligé de

tes amants ?

Joséphine

Pas de mes amants ! De mes connaissances !
Seulement de mes connaissances !

Bonaparte

Mes victoires d'Italie ne doivent rien ni à toi ni à
Barras.

Joséphine

Les victoires, non. L'attribution du commandement de
l'armée d'Italie, si.

Bonaparte

Mensonges ! Misérables ragots ! Pure calomnie !

Joséphine

Tandis qu'on t'oubliait ou qu'on te critiquait, je
rappelais sans cesse tes victoires et tes mérites.

Bonaparte

Qui me critiquait ?

Joséphine

Ton retour d’Egypte, avant même que le Directoire ne t’en donne l’ordre, n’a pas fait naître que des approbations.

Bonaparte

Que dit-on de moi ?

Joséphine

On ignore tes projets. On les redoute.

Bonaparte

On a tort. Je les ignore moi-même. (*Avec colère*)
Pourquoi Hippolyte Charles ? Moi je t’aimais comme un fou. En Italie, je gagnais les batailles, je pressais les opérations, espérant te voir plus tôt. Et toi, tu m’as trompé.

Joséphine

J’ai résisté. Tu n’as pas su me garder. Je m’ennuyais.

Bonaparte

Laisse ce miroir. Le miroir ne te renverra que ton image.

Joséphine

Je suis à faire peur.

Bonaparte

S'il n'y avait que cela !... On ne peut pas vivre sans être aimé. Je ne suis qu'un chien errant qui tourne en rond.

(Sortie de Joséphine)

Bonaparte

Cette femme ne me passera plus le mors. J'ai connu les jours de l'extase. Ils sont finis. J'ai trop attendu. On m'a trop trompé. Peut-être est-ce ma faute. Je suis un exemplaire monstrueux de l'espèce humaine. On ne peut pas m'aimer. Joséphine n'aura pas voulu entendre ma plainte de peur d'en être submergée...

(Brusquement, d'une voix forte, comme quelqu'un qui se ravise)

Joséphine reviens !... Reviens !...

(Bonaparte, Joséphine)

Bonaparte *(marchant à grands pas)*

Sais-tu ce que m'a dit ton ami Gohier en tant que président du Directoire ? Tu ne le devineras pas. Il me faut, paraît-il, attendre d'avoir quarante ans pour devenir directeur. Quarante ans ! Il paraît que la Constitution l'exige !

Joséphine

On te confiera sans doute quelque haut commandement.

Bonaparte

A quoi sert-il de gagner des batailles quand le gouvernement de la République est aux mains de pareils incapables ?

Joséphine

Ne pourrais-tu rester tranquille un moment ?

Bonaparte

Je ne peux pas...Je ne peux pas...

Joséphine

Qu'est-ce qui te fait mouvoir ?

Bonaparte

Je ne sais pas. Cela m'est obscur...Ah ! Ces quarante ans pourraient n'être pas de petite conséquence pour l'avenir de la République !

(Musique. Nuit. Une horloge sonne trois heures.)

Bonaparte

Je n'ai rien à faire avec toi.

La Voix

Je ne te demande pas le bonheur, seulement la paix.

Bonaparte

La paix m'accable, et le bonheur m'ennuie.

La Voix

Prends la tête de la caravane. Marche au-devant de la tribu. Tu graviras seul la montagne sacrée. Je t'offre la puissance et la gloire.

Bonaparte

Ce sont là jouissances divines.

La Voix

Tu peux les arracher aux dieux.

Bonaparte

Tu es ivre.

La Voix

J'ai vécu l'ennui, et j'ai vécu l'ivresse. Du sein de l'ennui, j'appelais l'ivresse. Du sein de l'horreur, je soupire après l'ennui.

Bonaparte

Je ne suis pas ton homme.

La Voix

N'entends-tu rien ? Ne sens-tu rien ? Déjà, ils invoquent 93.

Bonaparte

Le peuple vomit les politiques.

La Voix

La faction se prépare à restaurer la Terreur. Carrier et Fouquier-Tinville vont se relever du tombeau.

J'entends déjà résonner leur pas sur le pavé. Et moi, je suis dans la fièvre, et j'implore pitié.

Bonaparte

Faudra-t-il aussi renier les jours de 89, faudra-t-il renier les jours de notre jeunesse ?

La Voix

C'est dans ces jours de renaissance qu'il eût fallu jeter l'ancre. Dans l'air flottait le parfum frémissant des commencements. La vie était une fête. C'était le printemps. J'étais jeune à nouveau. La nature embaumait. Le cœur battait plus vite. Le sang parlait fort. Serrés les uns contre les autres, enivrés par les mots nouveaux, la houle nous portait vers des horizons inconnus. Le peuple en marche faisait trembler les tyrans, et moi je marchais au milieu du peuple. Quand reviendront les jours de notre jeunesse ?

Bonaparte

Déjà, cependant, grondait la colère, déjà rôdait la mort ! Veux-tu revivre le cycle ?

La Voix

Plutôt mourir. Je n'aspire qu'au sommeil. La gloire est engrangée. Les principes de la liberté sont établis. Les propriétés sont assurées. L'Europe est révolutionnée. Il est temps de reprendre souffle et de jouir en paix.

Bonaparte

Qu'attends-tu de moi ?

La voix

Que tu arrêtes le cycle.

Bonaparte

Que crains-tu si fort ?

La Voix

Je crains que ne se lèvent à nouveau les matins de 92, 93, 94. Rappelle-toi, le tocsin appelant au rassemblement, rappelle-toi ces cohortes d'hommes en armes déferlant sur le pavé de Paris en un bouillonnement de mots et de passions, les mots incandescents comme des passions, les passions se brûlant au feu des mots. C'était un cratère d'où jaillissaient les fureurs étouffées au long des générations. Des chefs d'émeute portés par la vague choisissaient les cibles et ajustaient les coups. La mort s'instaurait comme un sabbat. Les têtes roulaient. Le sang giclait. On décapitait. On sabrait. On empalait. L'air s'emplissait d'effluves funèbres.

Bonaparte

Je me souviens de cette horreur qu'il eût fallu écraser.

La Voix

Au soir du 10 août, on entassa les corps des gardes suisses, des valets et des marmitons. Nus, ils brûlèrent dans la nuit. Après les journées d'août, il y eut les

jours de septembre. On sonna le tocsin, on tira le canon, on battit la générale, on ferma les barrières, on hissa le drapeau noir. Jours de colère, chacun pire que le précédent, journées du meurtre, orgasmes du sang, science et patience des supplices, la princesse de Lamballe décapitée sur une borne, les femmes massacrées à la Salpêtrière, les enfants à Bicêtre, les haches et les piques travaillant les corps, et les cris des mourants, et l'exultation des bourreaux, hommes à demi-ivres, femelles hystériques, Paris comme une fournaise, l'ennemi aux portes, les grands mots de la tribu comme un roulement de tambour pour couvrir la plainte des chairs en agonie, et moi, au milieu, engrangeant pour l'éternité cette horreur sans nom, moi, dans la détresse et dans l'abomination. 21 janvier 1793 : « Peuples, je meurs innocent ». Et voici le citoyen inconnu surgissant de la multitude, montant les degrés de l'échafaud, plongeant son bras entier dans le sang de Capet, en aspergeant par trois fois la foule pressée au pied de la guillotine, et demandant que le sang du roi retombe sur le peuple. Et battent les tambours, et roulent les têtes. C'est la Terreur.

Hanriot, Marat, Hébert, Chaumette, Saint-Just,
Danton, Robespierre : battent les tambours, roulent les
têtes, dansons la carmagnole, c'est la fête. Ivre, je
surgis au milieu des batailles. Je roule sur l'Europe,
et, à cette heure, me voici l'âme emplie d'images qui
épouvantent mes nuits, et qui corrompent mon repos.
Or je ne veux plus que la paix, le sommeil, le repos.

Bonaparte

Qui te fait croire que je t'apporterai le repos ?

La Voix

Il le faudra bien. C'est ce que veut le peuple.

Bonaparte

Laisse-moi. J'ai à faire.

(Musique)

Monsieur Beaugier

Tu es une fille. Tu t'es donné un maître.

La Voix

Si tu savais l'angoisse qui m'étreint!

Monsieur Beaugier

Il fallait du courage, un peu de prudence, un peu de patience. Il fallait compter sur la Providence.

La Voix

Mes entrailles sont nouées. N'aura-t-on pas un peu pitié de moi ? Je veux la paix et l'ordre.

Monsieur Beaugier

Avec le Général, tu auras l'ordre. Tu n'auras pas la paix.

La Voix

Il voudra la paix.

Monsieur Beaugier

Il ne la porte pas en lui. Il ne porte que l'orage. Il ne sait pas ce qu'est le repos. Quelle paix espères-tu de lui ?

La Voix

Je veux l'humble paix des jours ordinaires, la paix des moissons qui mûrissent au soleil de juin, la paix des veillées hivernales, la paix des matins de printemps lorsque le jour qui naît découvre la nature humide de rosée, je veux jouir à nouveau des senteurs qui montent des prairies quand les foins sont coupés.

Monsieur Beaugier

Tu n'auras que l'odeur de la poudre et des casernements, la puanteur des chevaux qui pourrissent au soleil. Tu n'auras que la fureur des combats et les cris des mourants.

La Voix

Que Bonaparte me rende la paix civile. C'est tout ce que j'attends de lui.

Monsieur Beaugier

C'est le cri des bourgeois. Ils veulent la jouissance paisible des terres et des richesses qu'ils ont acquises. Ils ne l'auront pas.

La Voix

Pourquoi ?

Monsieur Beaugier

Parce que l'inégalité des conditions sera intolérable aux pauvres, et que les pauvres demanderont justice.

La Voix

Tu m'ennuies ! Je roule sur l'avenir, et ne sais où je vais. Laisse-moi jeter l'ancre.

(Bonaparte, Lucien)

Lucien

Vous devez savoir qu'on se réunit chez Sieyès.

Bonaparte

Pourquoi ?

Lucien

Pour sauver la République.

Bonaparte

Qui ?

Lucien

De bons républicains.

Bonaparte

En êtes-vous Lucien ?

Lucien

J'en suis mon frère.

Bonaparte

Quels sont vos desseins ?

Lucien

Changer la Constitution avant que les partisans de la tyrannie ne rétablissent le Roi.

Bonaparte

Laissons là la tyrannie. Entre nous, point de discours. Mais cela est vrai : le peuple est las de la faction qui gouverne la République. L'esprit public est prêt à accepter la restauration du trône pourvu qu'on lui garantisse la paix et l'ordre.

Lucien

C'est de cela qu'il s'agit. Mais d'abord, il faut changer la Constitution. Sieyès est un profond politique. Il veut remplacer les cinq directeurs par trois consuls élus pour dix ans.

Bonaparte

Trois consuls, c'est deux de trop. Un seul suffit.

Lucien

On veillera à ce que l'un des trois ait la prééminence sur les deux autres.

Bonaparte

Comment le peuple fera-t-il entendre sa voix ?

Lucien

Par le suffrage universel que nous rétablirons, mais avec plusieurs degrés.

Bonaparte

Il y a bien de la complication dans tout cela. Je reconnais bien là le citoyen Sieyès... Comment se fera le changement de Constitution ?

Lucien

Sieyès et les républicains qui se sont réunis à lui veulent s'écarter le moins possible de la légalité.

Bonaparte

Comment s'y prendront-ils ?

Lucien

Nous tenons pour certain que le peuple ratifiera d'enthousiasme les réformes que nous lui proposerons.

Bonaparte

Mais les Conseils ?

Lucien

Les Anciens nous sont acquis.

Bonaparte

Mais les Cinq-Cents ?

Lucien

Là est l'unique obstacle. Les Cinq-Cents refusent toute réforme de la Constitution. Leur vœu est de proclamer la patrie en danger, et, suivant l'exemple de la Convention, de se saisir de tous les pouvoirs, et de restaurer la Terreur comme en 93. Ils espèrent avoir l'appui des sections du faubourg Antoine où Santerre vient de revenir.

Bonaparte

C'est une menace que l'on peut réduire si la France soutient l'entreprise.

Lucien

La Constitution confère aux Anciens le droit de transférer hors de Paris le corps législatif et le gouvernement.

Bonaparte

...seulement en cas d'urgence.

Lucien

Quelque complot venant à point pourrait bien créer l'urgence.

Bonaparte

Et après ?

Lucien

C'est là qu'il nous faudra une épée.

Bonaparte

Faudra-t-il dégainer ?

Lucien

Menacer seulement.

Bonaparte

Je vous entends. Sieyès a raison. On ne gouvernera pas longtemps la France avec l'emprunt forcé et la loi des otages. Je suis avec le Conseil des Anciens. Je servirai de rempart aux sages de la République. Vous remercieriez Sieyès de sa confiance.

Lucien

Il désire fort vous rencontrer.

Bonaparte.

Point de précipitation. Je ne veux pas d'éclat avant l'heure. Il ne convient pas que je prenne la couleur d'un parti. Il me faut un peu étudier le terrain.

Lucien

Puis-je du moins l'assurer que vous acceptez d'être l'un des trois consuls ?

Bonaparte

Hé non ! Gardez-vous en bien ! J'arrive à peine. Pensez-vous que je sois homme à hasarder si légèrement ma gloire ? Pour le moment, je ne veux m'engager à rien.

Lucien

Du moins puis-je faire état de votre assentiment aux réformes qu'il prépare ?

Bonaparte

Pour le détail, nous verrons plus tard. A chaque jour suffit sa peine.

(Bonaparte, Talleyrand, Fouché)

Bonaparte

Holà citoyen Talleyrand, n'étiez-vous pas ministre des Relations extérieures lorsque fut décidée l'expédition d'Egypte ? N'était-il pas convenu que,

dès l'embarquement des troupes, vous vous rendriez en mission à Constantinople pour convaincre la Sublime Porte de faire la paix avec la République française ?

Talleyrand

Cela, en effet, était convenu, Général.

Bonaparte

Cependant, vous n'êtes point parti.

Talleyrand

Les devoirs de ma charge ne me l'ont pas permis.

Bonaparte

Plutôt la crainte qu'en votre absence votre charge ne vous fût retirée !... Comment vont les affaires de la République ?

Talleyrand

Mal, Général. Au train où elles vont, la République va périr. (*Silence*) On dit que le citoyen Sieyès nourrit certains projets...

Bonaparte

Y adhérez-vous ?

Talleyrand

Je crains que le citoyen Sieyès ne soit porté à exagérer la complication des systèmes... (*Baissant la voix*) Le peuple est las de la guerre à l'extérieur, de la chouannerie à l'intérieur, du banditisme sur les routes, de l'instabilité au sein du gouvernement.

Bonaparte

Il faut lui promettre la paix en Europe, la liberté de conscience sur tout le territoire, la sécurité et la prospérité dans les affaires, la régularité dans le gouvernement, la réconciliation des différentes parties de la nation.

Talleyrand

Celui qui, le premier, proposera cela aura tout le pays derrière lui... (*A voix basse*) Serez-vous celui-là, Général ?

Bonaparte

Souhaitez-vous que je le sois, citoyen ?

Talleyrand

Il n'y a pas un instant à perdre. Faites vite. Mais soyez prudent. On vous guette. Il vous faudra donner le change. Faites attention... Voici Fouché... Je vous quitte...

Bonaparte

Que pensez-vous, citoyen Fouché, des projets que l'on attribue au citoyen Sieyès ?

Fouché

Plus qu'aucun autre, Général, j'ai des raisons de craindre les sectateurs de 93 et les suppôts de la monarchie. Les uns et les autres veulent ma tête.

Bonaparte

Mais les projets de Sieyès ?

Fouché (*prudent*)

Comment changer la Constitution dans le respect des formes qu'impose l'actuel pacte social ? La révision dure 9 ans.

Bonaparte

Le Directoire n'a pas jusqu'à présent manifesté un tel respect pour sa propre loi que l'on doive s'interdire d'y apporter des aménagements hors des formes légales. En fructidor, on a jeté Carnot et Barthélémy hors du Directoire, et on a déporté une foule de journalistes dont le seul tort avait été de s'exprimer librement dans leurs gazettes. En floréal, on a annulé plus de cent élections dont les résultats avaient été favorables aux jacobins. On ne saurait mieux montrer dans quel mépris on tient les principes dès lors qu'il s'agit de sauvegarder les places.

Fouché

Etant le ministre de la police, il m'est difficile de souscrire à de tels propos.

Bonaparte

Je comprends votre position, citoyen. Mais considérez les périls qui nous guettent et la nécessité d'y mettre fin.

Fouché

J'en conviens, général. Aussi bien je peux m'épargner dans l'accomplissement de ma tâche un zèle qui serait déplacé. Il m'est loisible d'entendre mal et de voir peu.

(Bonaparte, Bernadotte)

Bonaparte

La République se meurt. Vous en convenez, Bernadotte. Il vous reste à en tirer les conclusions.

Bernadotte

Je tire mes conclusions, non les vôtres, Général.

Bonaparte

Que proposez-vous ?

Bernadotte

Que l'on proclame la patrie en danger, et que l'on appelle les patriotes aux armes.

Bonaparte

Proclamer la patrie en danger au moment où le succès de nos armées en Hollande et en Suisse nous délivre du péril de l'invasion étrangère ? Confier le gouvernement à la faction terroriste pour qu'elle instaure son pouvoir exclusif, et voue ses adversaires à la guillotine ? Quelle raison y-a-t-il là-dedans, Bernadotte ?

Bernadotte

La chouannerie menace.

Bonaparte

Elle menace parce que la République n'a pas su garantir aux provinces de l'ouest la liberté des cultes qu'elles réclament.

Bernadotte

Il reste que, de plusieurs côtés, on travaille au rétablissement de la monarchie.

Bonaparte

L'armée ne le permettra jamais. L'armée, voilà la force dont disposent les vrais défenseurs de la Révolution. Le Génie de la Révolution veut qu'aujourd'hui on arrête la Révolution.

Bernadotte

Vous et moi, cependant, sommes fils de la Révolution. Que voulez-vous faire ?

Bonaparte

Restaurer la paix, instituer la liberté, mais d'abord réformer la Constitution.

Bernadotte

La paix ? A quels abandons êtes-vous prêt pour l'arracher aux coalisés ? La liberté ? Vous êtes l'homme le moins propre à établir la liberté. La réforme de la Constitution ? Elle n'aura d'autre objet que de vous concéder la pleine disposition de l'Etat. Vous entendez être le maître, et vous me proposez de collaborer à votre élévation.

Bonaparte

Si j'avais voulu être César ou Cromwell, croit-on qu'il m'eût fallu attendre si longtemps ? J'avais 100 000 soldats qui, sur un signe de moi, eussent jeté bas le Directoire.

Bernadotte

C'est qu'il vous fallait respecter les formes.

Bonaparte

Dites, Bernadotte, cette dictature de salut public que vous appelez de vos vœux, vous aspirez aussi à l'exercer, n'est-il pas vrai ?

Bernadotte

Brisons là, Général.

(Bonaparte, Lucien)

Bonaparte

L'obstination de Bernadotte est insurmontable.

Lucien

Il est jaloux de votre gloire. Jaloux aussi du sentiment que vous continuez d'inspirer à Désiré Clary, sa femme. Pour se justifier, il prend la pose des idéologues.

Bonaparte

Il nous est un obstacle, et avec lui toute la faction jacobine.

Lucien

Non point tout entière. L'Institut vous suivra.

Bonaparte

Cela ne vaut pas l'appui de l'armée que le ralliement de Bernadotte eût rendu total. Et au sein du Directoire, Gohier et Moulins nous sont des adversaires déterminés.

Lucien

Sieyès peut compter sur Roger-Ducos, et il ne devrait pas être impossible de circonvenir Barras.

Bonaparte

Cela fait peu de monde.

Lucien

Cela fera la France entière si nous réussissons.

Bonaparte

Si nous échouons, ce sera l'opprobre et la Guyane. Je calcule mes forces. Elles ne suffisent pas.

Lucien

Sieyès saura obtenir l'assentiment des assemblées.

Bonaparte

Il se peut. Mais alors quel rôle me laissera-t-il dans le gouvernement ?

Lucien

Il veut vous avoir avec lui.

Bonaparte

Dites mon frère, me voyez-vous jouant les seconds rôles auprès de Sieyès ?

Lucien

Prenez garde à trop le mécontenter. Il se plaint de votre insolence. Il dit qu'il est membre d'un

gouvernement qui aurait dû vous faire fusiller à votre retour d’Egypte pour abandon de poste devant l’ennemi.

Bonaparte (*baissant la voix, avec rage*)

Il a dit cela ?

Lucien

Vous ne lui accordez ni un regard ni une parole. Il est excédé. Il se demande si vous êtes des nôtres ?

Bonaparte

Qu’avez-vous dit ?

Lucien

Que vous en seriez si l’on s’appliquait à vous représenter l’importance du rôle qui serait le vôtre dans le futur gouvernement.

Bonaparte

Alors ?

Lucien

Il se charge du politique. Votre lot sera le militaire.

Bonaparte

Il me faut être le premier le soir de la bataille. Sinon je ne le serai jamais.

Lucien

Votre âge ne vous permet-il pas d'attendre ?

Bonaparte

Je suis trop vieux pour attendre.

Lucien

Trente ans ?...

Bonaparte

Je ne sens pas l'affaire. Je crains d'y perdre ma gloire et peut-être ma liberté.

Lucien

N'avez-vous livré que des batailles que vous étiez assuré de gagner ?

Bonaparte

Je n'ai jamais risqué dans aucune bataille ce que je hasarde aujourd'hui.

Lucien

Allez mon frère, je préside les Cinq-Cents. Sieyès est assuré du concours des Anciens. Si vous êtes avec nous, nous vaincrons. A présent, il vous faut rencontrer Sieyès.

Bonaparte

Est-ce nécessaire ?

Lucien

C'est indispensable.

Monsieur Beaugier

Quelle est ta loi ?

La Voix

Ma loi, c'est le mouvement en avant de l'espèce. C'est une loi terrible. Je charrie dans mon cours de tels péchés, des péchés si monstrueux qu'il m'arrive de me dire que l'engeance entière est damnée. Si tu savais l'horreur du monde ! Et la plainte des chairs enténébrées ! D'âge en âge, les bourreaux se transmettent la science des supplices, et cette science est capable de progrès. Et le peuple s'assemble pour voir agoniser les suppliciés. Il est puissant le souffle qui s'échappe de l'antre du mal.

Monsieur Beaugier

Quelle est ta destinée ?

La Voix

Je vais où le mouvement des hommes me porte. Je connais leurs rêves, je vis leurs cauchemars. J'ai mes printemps dont je me souviens au cœur de mes hivers.

Je ne connais pas le sens. Je sais seulement le poids du jour, je sais le prix des choses, et, parfois, je goûte l'ivresse des commencements.

Monsieur Beaugier

Qu'est-ce qui te fait vivre ?

La Voix

Ce qui fait vivre les humains. Je suis femme. Me plaît l'amour, me plaît la brise, et l'odeur des roses, et la chaleur du soleil, et les bavardages, et les confidences, et les moissons, et les fenaisons, et les cris des enfants en qui la vie inlassablement se renouvelle, me plaît la divine rumeur dont les poètes et les musiciens emplissent le monde, m'émerveille l'instant où le comédien établit le silence dans le théâtre, la minute ineffable où, toutes choses s'étant arrêtées, l'on n'entend plus que la palpitation de l'âme commune, me plaît la joie, me plaît la paix.

Monsieur Beaugier

Que diras-tu au jour du Jugement ?

La Voix

Quand les pierres elles-mêmes hurleront le réquisitoire, moi, j'exalterai à pleine voix la cause de l'homme. Je plaiderai coupable pour les massacres, pour les déportations, pour les supplices et pour les crucifixions. Mais je dirai que les enfants des hommes sortent d'une caverne si obscure, où retentissent de tels cris, que la peur qui leur noue les entrailles est si forte, que le ciel au-dessus de leur tête est si sombre, que la faim qui les tenaille est si impérieuse, que leur vie est si fragile, leur mort si proche, je raconterai leur histoire en termes si véridiques, qu'il faudra bien considérer le mal qui est en eux comme un malheur. Je dirai les grandes images qui hantent la part inconnue de leur âme, et dont ils sont les jouets. Je dirai leur peur de manquer, et leur peur de mourir. Je dirai le froid et la solitude des vivants sur la terre. J'implorerai la rémission des péchés pour les individus au nom du malheur de l'espèce. Certes, je conviendrai que les enfants des hommes sont mauvais, qu'ils ont le cœur dur, mais ils naissent ainsi, ils se reproduisent ainsi. Quand les nations

seront rassemblées dans la vallée de Josaphat, je raconterai l'histoire de l'homme, je dirai la peine de l'être vertical pour seulement tenir debout, pour seulement subsister, pour seulement perpétuer sa race. Je dirai l'épopée de sa croissance, et cette illumination par laquelle le divin se révèle à lui. Je le montrerai cultivant son champ, bâtissant sa maison, je le montrerai construisant des villes, inventant des civilisations, formulant des lois. Je dirai sa lente émergence hors de l'ignorance, son patient effort pour déchiffrer bribe par bribe le langage de l'univers. Je dirai la patience et l'effort des peuples. Je ferai paraître les artistes et les poètes, et à la fin, quand tout sera dit, j'appellerai les saints. J'invoquerai le Fils de l'homme. J'implorerai le pardon pour les criminels, les bourreaux et les tortionnaires, disant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Je prierai pour qu'à la fin toute créature soit comblée, et que la création tout entière soit délivrée du mal et de la mort.

Monsieur Beaugier

Amen.

(Bonaparte, Lucien, Sieyès)

Lucien

Sieyès nous rejoindra dans un moment.

Bonaparte

Je lui dirai que je ne puis m'engager dans son entreprise.

(Long silence)

Lucien *(à voix basse)*

Avez-vous songé à l'ennui, mon frère ? Il vous dévorera si vous manquez votre destinée. Et quel sera votre avenir si les princes reviennent ?

Bonaparte

Que voulez-vous que je dise à Sieyès ?

Lucien

Laissez-lui croire que vous marchez avec lui. Si l'affaire paraît tourner mal, il sera toujours temps de vous retirer.

Bonaparte

Soit.

(Arrivée de Sieyès)

Bonaparte *(d'une voix très assurée)*

Dès mon retour à Paris, citoyen directeur, je vous ai fait savoir mes sentiments.

Sieyès

Vous connaissez mon projet de constitution, Général.

Bonaparte

Pour les principes, vous avez mon accord. Pour le détail, il faudra en discuter dans le calme et la sérénité, article par article.

Sieyès

Tout est prêt. J'ai pensé à tout.

Bonaparte

Cependant, citoyen directeur, vous n'entendez pas, je pense, imposer à la France un nouveau pacte social que vous auriez conçu seul dans le silence de votre cabinet ?

Sieyès

C'est que, Général...

Bonaparte

Il faut fixer la Révolution aux principes qui l'ont commencée, garantir aux acquéreurs de biens nationaux que leurs titres ne seront jamais contestés, simplifier le gouvernement, là-dessus vous avez mon assentiment. Pour le reste, il faudra présenter votre plan à une commission législative, soumettre la nouvelle constitution à la ratification du peuple par la voie du suffrage universel direct, et instituer un

consulat provisoire en attendant que le gouvernement définitif soit mis en place. Occupez-vous exclusivement du transfert des Conseils à Saint-Cloud, et de la constitution simultanée d'un gouvernement provisoire. Je trouve bon que ce gouvernement soit réduit à trois personnes et, puisqu'on le juge nécessaire, je serai l'un des trois consuls provisoires avec vous et votre collègue Roger-Ducos.

Sieyès (*irrité*)

J'ai à faire. Convenons de nous revoir dans deux jours.

Bonaparte

Soit.

(*Sortie de Sieyès*)

Lucien

Vous n'entrez point du tout dans les vues de Sieyès.

Bonaparte

Sieyès est trop engagé. Il ne peut rien sans moi. Et s'il n'accepte pas mes conditions, je préfère renoncer.

Lucien (*excédé*)

C'est compter l'avenir pour rien. (*Se reprenant*)
Croyez-vous sage de combler les vœux des démocrates les plus avancés en soumettant la Constitution à une votation universelle du peuple, sans degrés, sans assemblées intermédiaires ?

Bonaparte

Quand nous aurons l'onction du suffrage populaire, nous serons plus puissants que les rois ne l'ont jamais été. Désormais, c'est dans le suffrage que l'on se fera sacrer, et non plus à Reims.

Lucien

Je vois bien que vous menez votre affaire comme une bataille. Il faudra qu'on vous suive. Ou tout échouera.

Bonaparte

Je ne suis pas la bête aux abois à qui les piqueurs ne laissent qu'un chemin pour fuir.

(Nuit, Bonaparte, Talleyrand, Fouché)

Bonaparte

Savez-vous ce que veut Barras ? Eh ! bien, il veut être président de la République. « Je suis vieux » m'a-t-il dit. A 44 ans, il ne se trouve plus bon à rien. Il veut se retirer des affaires. « Vous êtes heureux de n'y être pas » m'a-t-il dit aussi. Il lui paraît que la République pourrait convenir aux Français si, à sa tête, au lieu de cinq directeurs, il y avait un président unique qui concentrerait dans ses mains l'essentiel de l'autorité.

Fouché

Il veut être président le temps nécessaire pour arrondir sa fortune. Après quoi, il laissera la place au Roi.

Talleyrand

Barras ne peut convenir comme président, mais son plan n'est pas mal conçu.

Fouché

Vous en parlez à votre aise, citoyen Talleyrand, vous qui, n'ayant pas été du nombre des votants, n'avez point à craindre le retour des princes.

Talleyrand

Il est vrai que je n'ai pas eu à voter la mort du ci-devant Louis XVI, étant exilé en Amérique. Cependant, pour l'immédiat, je redoute autant que vous la restauration du trône.

Fouché

Or, tout y conduit à moins que nous n'entreprenions vivement la grande réforme politique qu'exigent impérieusement nos mœurs, nos vices et nos funestes divisions. (*A Bonaparte*) L'affaire est engagée, général. Il faut la mener à son terme. La conspiration

est la fable de tout Paris. A présent, la prudence tient tout entière dans l'audace.

Talleyrand

Est-ce le ministre de la police qui parle ?

Fouché

En thermidor, j'étais perdu. Robespierre et les siens avaient juré ma mort. A livrer le combat, je risquais ma vie. A ne pas le livrer, je montais à coup sûr à l'échafaud. C'était ma tête ou celle de Robespierre. Ce fut la sienne.

Talleyrand

Quels sentiments éprouve-t-on à tramer la condamnation de quelqu'un ?

Fouché

Le sentiment d'être l'instrument de la nécessité.

Talleyrand

Mais les jeunes gens de Lyon, attachés deux à deux puis abattus au canon, achevés au sabre, enfin précipités dans la fosse commune où plusieurs ont dû continuer d'agoniser cependant qu'on les ensevelissait sous la terre, ces jeunes gens, citoyen ministre, y pensez-vous quelquefois ?

Fouché (*plus bas*)

Il m'arrive de m'en souvenir.

Talleyrand

N'est-il pas étrange de penser qu'il n'a tenu qu'à vous qu'ils ne soient toujours en vie ? A quoi tient une signature ?

Fouché

Je remplissais ma fonction. Ma fonction c'était d'administrer la mort. Je l'administrais. Sans la Terreur, la Révolution était perdue. Il fallait que la Terreur fût exercée. Je l'exerçais.

Talleyrand

Mais pourquoi vous, citoyen ? Vous, un austère pédagogue, un oratorien, voué aux travaux de l'esprit ? Pourquoi vous, citoyen ?

.

Fouché

Chacun connaît son histoire. (*Comme quelqu'un qui se souvient*) La vie réglée d'avance, chacun enfermé dans sa condition, la monotonie des travaux, l'existence comme une léthargie : à trente ans tout était dit, à soixante, tout serait comme à trente. Mourir sans avoir vécu : qui peut comprendre cette angoisse ?

Bonaparte

Moi.

Talleyrand

Il me tarde de savoir pourquoi, et comment l'on tue.
Les jeunes gens de Lyon...

Fouché

Les jeunes gens de Lyon furent exécutés parce qu'ils encombraient l'avenir de la République.

Talleyrand (*sans aucun soupçon d'ironie*)

Requiscant in pace.

Fouché (*avec la même gravité*)

Amen.

Talleyrand

Nous venons de loin, Fouché. Des années durant, nous avons prononcé les mêmes mots.

Fouché

Vous étiez prêtre, moi, non.

Talleyrand

J'étais évêque. Je le suis toujours.

Bonaparte

C'est un sujet dont il ne me convient pas qu'on plaisante.

Talleyrand

Qui parle de plaisanter ?

Bonaparte

Vos reniements, Talleyrand, m'effraient plus que les crimes de Fouché.

Talleyrand

Et vous avez raison, Général. Sait-on ce que c'est que de recevoir le sacerdoce sans en avoir la vocation ? Sait-on ce que c'est que de recevoir l'épiscopat sans avoir la foi ? Savez-vous ce que dure la cérémonie de consécration d'un évêque ? Cela dure trois heures, Général ! Il y eut un moment où, si résolu que je fusse à ne montrer que de l'impassibilité, je me trouvai mal. Je suis allé jusqu'au bout du sacrilège, sans pitié pour moi-même.

Bonaparte

Sans trembler ?

Talleyrand

J'en tremble encore. Et cependant, la mort n'est-elle pas un sommeil éternel ?

Fouché

Elle l'est Talleyrand. Elle l'est. C'est l'inscription que j'avais fait graver à l'entrée des cimetières du Nivernais.

Bonaparte

Pourquoi la mort serait-elle un sommeil éternel ?

Talleyrand

Il faut qu'elle le soit.

Fouché

Il y va de notre salut.

Talleyrand

Fouché et moi avons parié sur le néant.

Bonaparte

C'est abandonner les morts au tombeau. C'est ne laisser à la justice aucune chance.

Fouché

Qu'avons-nous à espérer de la justice ?

Talleyrand

Quel besoin avons-nous de nous préoccuper des morts ?...

Bonaparte

J'ai vu ce que c'est qu'un peuple athée. Cela ne se gouverne pas. Cela se mitraille. Il faut une religion au peuple.

Talleyrand

Certes. Mais il n'est pas nécessaire que nous y croyions.

Bonaparte

Je me méfie des esprits forts. Ils disent ne rien craindre, et ils ont peur de tout.

Fouché

Voulez-vous restaurer les dogmes ?

Bonaparte

Je laisse cela aux prêtres. Je vois dans la religion non point le mystère de l'Incarnation, mais le mystère de l'ordre social.

Talleyrand

Vous en parlez librement, général. Mais nous, nous ne sommes point aussi détachés de ces choses que vous.

Fouché

C'est que, voyez-vous, la question nous brûle au même endroit.

Talleyrand

Si peu qu'on y ait cru, on y a cru assez pour que continuent de vivre en nous les grandes images de la crainte et de l'espérance.

Fouché

Pour moi, j'y croyais.

Talleyrand

Dites Fouché, parviendrons-nous un jour à oublier la question ?

Fouché

Elle demeurera toujours.

Talleyrand

Comment vivre alors ? Comment jouir des êtres et des choses ?

Fouché

Il faudrait bâtir un monde qui se soutienne sans que nom de Dieu ait jamais à être prononcé, un monde où

les enfants des hommes pourraient enfin construire leur cité en paix, où la pensée même de l'Eternel aurait disparu...

Bonaparte

Cela est impossible.

Fouché

Nous portons en nous l'orgueil de l'homme. Nous avons pris à partie les dieux. Nous devons les vaincre sur la terre pour les bouter hors du ciel.

Talleyrand

Cela peut-il se faire autrement que par une tyrannie sans fin ?

Fouché

Non. D'où la lutte contre la superstition que nous avons entreprise. Robespierre, adorateur de l'Etre suprême, s'y opposait de toutes ses forces.

Talleyrand

Sur ce point, les gens de goût ne pouvaient que l'approuver. Ne dit-on pas qu'à Moulins, il se déroula, certain jour de septembre 1793, une procession conduite par vous qui, après avoir détruit les croix, les statues et les calvaires et tous les signes extérieurs de la religion, fit un grand amas de chasubles, chapes, voiles et autres ornements sacrés, y mit le feu, et dansa autour du brasier une ronde qui ne s'arrêta que lorsque les participants eurent perdu le souffle ?

Fouché

Vous faites le délicat Talleyrand. Mais il faut savoir ce que l'on veut. Il fallait bien apprendre au peuple à fouler aux pieds ce que des siècles de superstition lui avaient appris à révéler. Il fallait bien que des fanatiques profanent les vases sacrés pour que les esprits faibles connussent de quel côté était la force. Il fallait bien à la fin que moi, Fouché, je m'assure que le sacrilège pouvait s'accomplir sans que le ciel s'entrouvrît.

Talleyrand

En doutiez-vous ?

Fouché

On n'est sûr de rien tant qu'on n'est pas allé jusqu'au bout du sacrilège.

Bonaparte

Je connais un vieux prêtre qui dit le pardon toujours possible.

Talleyrand

Fouché et moi avons choisi le monde de préférence au Royaume. Et cependant l'un et l'autre, nous savons bien que, jusqu'à notre dernier souffle, nous serons poursuivis par la tendresse divine. Nous nous comprenons à demi-mots.

Bonaparte

Comme des comparses qui connaissent le mot de passe.

Talleyrand

Général, vous êtes bien aise que dans votre jeune âge on vous ait conduit dans une caserne, et non dans un séminaire.

Bonaparte

Avez-vous jamais été innocent ?

Talleyrand

Si ma mère m'avait aimé, je le serais encore.

Bonaparte

Votre mère, vous l'avez fait périr par le scandale de votre vie.

Talleyrand

J'étais infirme. J'étais seul. Aucune caresse, jamais. J'enrageais l'amertume. Mon délaissement exigeait des revanches éclatantes.

Bonaparte

D'où le sacerdoce et le sacrilège ?

Talleyrand

On m'imposa le sacerdoce. On eut le sacrilège. On n'avait pas entendu ma plainte. On entendrait mon ricanement.

Bonaparte

Ricanerez-vous sur votre lit de mort ?

Talleyrand (*après un instant de réflexion*)

On verra.

Fouché

Général, il faut marcher avec nous tels que nous sommes. Nos cœurs sont tortueux, mais le sont-ils plus que ceux des honnêtes gens ? Sait-on sur quel fumier s'élèvent les pensées des honnêtes gens ?

Talleyrand

Nous avons misé sur ce monde éphémère et féroce,
futile et funèbre.

Fouché

J'ai entamé le grand œuvre de la destruction de
l'Eglise. J'ai mis en mouvement les puissances qui
ont ébranlé la superstition, et qui un jour l'abattront.
J'ai mis un terme à des agenouillements millénaires.

Bonaparte

Cette haine qui est dans votre cœur, ne craignez-vous
pas qu'un jour elle vous étouffe ?

Fouché (*d'une voix changée*)

La haine a fondu. Un jour, j'ai su que j'en étais
délivré... Seulement il arrive parfois que les mots et
les passions d'une autre vie remontent à la surface de
l'âme.

Talleyrand

Nous avons nos fragilités, général. N'avez-vous pas les vôtres ?

Bonaparte

Quel est ce bruit ?... On dirait le sabot des chevaux sur le pavé.

(Le bruit se rapproche.)

Talleyrand

Dites, Fouché, on vient nous arrêter ? Est-ce là l'une de vos machinations ?

Fouché

Si ce peloton est pour vous, il est aussi pour moi.

Talleyrand

Le Directoire aura découvert le complot, et aura décidé d'en prévenir les effets.

Bonaparte

Je sais telle sortie par où nous pourrons fuir pendant qu'on nous cherchera dans la maison.

Talleyrand

Il serait dommage que notre affaire se terminât ici.

(Le martèlement des sabots sur le pavé s'amplifie. La troupe arrive à hauteur de l'hôtel. Elle passe sans s'arrêter, et s'éloigne. Le bruit devient une rumeur de plus en plus lointaine. Les trois personnages se tiennent en silence.)

Talleyrand

Allons citoyens, buvons une dernière coupe. Ce soir la Fortune ne nous aura pas été contraire.

Fouché

A présent, moi, je sais quelle était la mission de ce peloton de cavalerie. Il s'agissait, comme chaque soir, d'accompagner et de protéger la recette des maisons de jeux de Paris.

Bonaparte

La République confie à ses soldats la garde des tripots, et nous, nous craignons qu'on ne vienne nous arrêter !

(Le rire léger de Bonaparte se communique à Fouché et à Talleyrand pour devenir bientôt un éclat de rire sur lequel se termine la scène.)

(Bonaparte, Jourdan)

Jourdan

Marchez avec nous, Général, et nous ferons votre fortune.

Bonaparte

Que voulez-vous dire, Jourdan ?

Jourdan

Pour sauver la République, il faut une nouvelle dictature de salut public. Soyez le dictateur.

Bonaparte

Que je règne par les clubs, par la guillotine, par la terreur ?

Jourdan

Ne faut-il pas terrifier nos ennemis de l'intérieur et de l'extérieur ?

Bonaparte

Jusqu'à quand comptez-vous gouverner ce pays par la terreur au nom de la liberté ?

Jourdan

Jusqu'à ce que les principes de la liberté soient établis à jamais.

Bonaparte

Cela sera sans fin.

Jourdan

Vous ne croyez pas en l'avenir de la liberté ?

Bonaparte

Je crois en l'avenir du pouvoir. Et je crois que le mieux qui puisse arriver à la liberté, c'est qu'on accommode son exercice avec celui du pouvoir.

Jourdan

Nous ne sommes pas de la même école. Laissons là la philosophie. Marchez avec nous. Soyez notre homme.

Bonaparte

Cela est impossible. On croira que je veux gouverner comme Robespierre !

Jourdan

Etes-vous contre nous ?

Bonaparte

Du tout. Tout ce qui sera fait sera fait pour le salut de la République.

Jourdan

Qu'espérez-vous de nous ?

Bonaparte

Que vous compreniez vos intérêts. Je suis votre rempart contre la réaction.

Jourdan

Le peuple ne laissera pas abattre la République.

Bonaparte

Là-dessus, soyons clairs. Il faut dire à Santerre qu'il se tienne tranquille, que le temps n'est plus où il pouvait dicter sa loi parce qu'il gouvernait la rue, qu'à faire manœuvrer le peuple du faubourg, il risque de le faire massacrer.

(Bonaparte, Talleyrand)

Talleyrand

Ce matin, on vous a cru perdu. Ce fut une panique. Personne ne vous connaissait plus. On avait oublié jusqu'à votre nom.

Bonaparte

Je le sais. Mais croyez-vous que je sois un homme qu'on puisse arrêter ?

Talleyrand

Si le guet-apens est bien monté, vous disparaissiez dans la trappe. Nul n'entend plus parler de vous. Chacun vous oublie. On ne revient pas de Guyane. On y pourrit et on y meurt.

Bonaparte

Je suis un homme de combat.

Talleyrand

Vous connaissez les champs de bataille, pas les assemblées, pas les mœurs policières.

Bonaparte

Le citoyen Fouché ne nous est-il pas acquis ?

Talleyrand

Le citoyen Fouché sera du côté du vainqueur. Si vous êtes vaincu, il ne vous connaîtra plus.

Bonaparte (*riant franchement*)

Et vous non plus Talleyrand ! Je sais tout cela. Mais ce matin, Talleyrand, je soulèverais le monde. Savez-vous ce que c'est que de sentir en soi une force capable de soulever le monde ? Cela étouffe. Cela exalte. Cela transporte. Il faut qu'on marche, il faut qu'on crée, il faut qu'on vibre. C'est le printemps en brumaire. Le torrent du monde passe à travers moi. J'entends la rumeur qui monte de l'avenir. La nature est un tumulte de passions contraires. Et moi, je suis au milieu du vent et des vagues, au milieu de la mer et

des tempêtes. Je suis au milieu des armées et des nations, je suis au milieu de l'Histoire, et j'éprouve à vivre une jouissance qui me fait frémir, et qui me fait peur.

Talleyrand

Méfiez-vous des brumes du Nord. Pour penser exactement, mieux vaut s'en rapporter à la lumière grecque.

Bonaparte

Que savez-vous de l'atroce midi solaire, Talleyrand ?

Talleyrand

A cette heure je ne sais qu'une seule chose, c'est que si le changement de gouvernement échoue, nos personnes et nos visions iront périr en Guyane.

Bonaparte

Tout est à faire. Tout est à ressaisir. Une société est à édifier. Il nous faut des hommes de sciences, des hommes d'affaires, des maîtres du droit et des maîtres

des comptes, il nous faut des écrivains, des artistes, des musiciens qui créent à hauteur de ce que nous vivons.

Talleyrand (*anxieux*)

Le changement de gouvernement, Général, voilà ce que d'abord il nous faut réussir. Pour le reste...

(*Bonaparte, Sieyès, Lucien*)

Sieyès

Général, il faut aller vite. Ce sera pour le 16.

Bonaparte

Je ne suis pas si pressé, citoyen directeur.

Sieyès

On veut me déporter hors de Paris.

Bonaparte

Ils n'oseront pas s'en prendre à vous si je vous apporte un appui public.

Sieyès

Ils ont la brutalité des faibles. Ils seront sans pitié. Quant à votre appui, ils ne peuvent soupçonner qu'il me soit acquis.

Bonaparte

Si besoin était, je le manifesterais avec éclat.

Lucien

Barras clame partout qu'il est partisan de l'institution d'un président de la République, et il fait en sorte qu'on le sollicite de prendre la place.

Sieyès

Santerre manigance une journée. La faction jacobine en profitera pour rétablir la Terreur à moins que Barras n'instaure sa dictature. La guillotine se

dressera à nouveau sur la place de la Révolution. Je m'y vois déjà.

Bonaparte

Gardons notre sang-froid, citoyen directeur.

Sieyès

Vous ne savez pas de quoi ces gens-là sont capables !
Tout est prêt pour le 16.

Bonaparte

Rien ne le sera avant le 18. Et sommes-nous seulement d'accord sur les mesures à prendre ?

Sieyès

Oui, oui. Nous le sommes. Il s'agit seulement d'aller vite. Sinon ce sera l'échafaud ou la Guyane.

Bonaparte

Comment voulez-vous persuader les Anciens en si peu de temps ?

Sieyès

Que vous importe le sentiment des Anciens ? L'épée ne vous suffit-elle pas ?

Bonaparte

Il me faut aussi la loi. On peut tout faire avec des baïonnettes, excepté s'asseoir dessus.

Sieyès

Espérons que votre obstination ne nous coûtera pas nos têtes. Soit pour le 18. (*A Lucien*) Avez-vous rédigé les textes, citoyen président ?

Lucien

Les voici.

Sieyès (*après un silence*)

Bien ! Il faudra veiller à écarter des délibérations les jacobins les plus enragés.

Lucien

Il suffira de ne pas les convoquer.

Bonaparte

Non. Tous les députés seront convoqués. Il ne sera pas dit que j'aurai eu peur d'Augereau, de Jourdan ou de Bernadotte.

Sieyès

Je m'incline, Général. Mais c'est une erreur que nous aurons à regretter.

(Hôtel de la rue de la Victoire, 18 brumaire, 6 heures du matin. Des généraux et des colonels, en nombre. Piétinement. Sabots des chevaux frappant le pavé, hennissements intermittents, exclamations de surprise. Bonaparte reçoit un à un les officiers présents. Pendant qu'il s'entretient avec l'un dans son cabinet, les autres, surexcités, s'interrogent.)

-Vous ici, colonel ?

-Oui, général. J'ai reçu une convocation du général Bonaparte.

-Moi de même, mais je pensais être le seul dans ce cas.

-Je le pensais aussi. Que se passe-t-il ?

-Cela est assez obscur, il est vrai.

-Ce qui se prépare ici, c'est un attentat contre la Constitution.

-La Constitution ? Quelle Constitution ? La malheureuse a été si souvent violentée qu'elle en a perdu toute sa vertu.

-Sous prétexte de diminuer les dépenses publiques, le gouvernement veut réduire les soldes des officiers, et supprimer plus de cent emplois de généraux.

-On nous renvoie comme des laquais.

-La République est en danger. Pour autant faut-il l'abattre ?

-Il ne s'agit pas de l'abattre, mais de la consolider. Le Général m'a assuré que rien ne se ferait sans l'assentiment des Anciens.

-Il s'agit, en vérité, d'installer le général Bonaparte à la tête de l'Etat.

-Qui vous parle de cela ?

-Je connais le général Bonaparte. Il n'est pas homme à supporter longtemps le partage de la puissance.

(Arrivée d'un nouveau général qui parle d'une voix éclatante)

-Général Lefebvre, que se passe-t-il ?

-C'est pour le savoir que je suis ici.

-Vous n'êtes pas dans la confidence ?

-J'ignore tout.

(Ouverture de la porte du cabinet de Bonaparte)

Général Lefebvre

Général, vous me devez des explications. Hier soir, vous m'avisez d'avoir à me trouver chez vous dès 7 heures du matin. Je viens. Qu'est-ce que je vois ? Des généraux, des colonels, chacun croyant avoir été convoqué seul, et se retrouvant au milieu d'une foule, tous étonnés d'être là, nul n'en connaissant la raison. Que se passe-t-il ?

Bonaparte

Lefebvre, trouvez-vous que les affaires de la République aillent bien ?

Général Lefebvre

Elles vont fort mal.

Bonaparte

Formez-vous des vœux pour qu'elles aillent mieux ?

Général Lefebvre

Sans doute.

Bonaparte

Eh ! bien j'ai entrepris la régénération de la République.

Général Lefebvre

Est-ce là la conspiration dont on parle dans tout Paris ?

Bonaparte

Conspiration ? Holà général, il faut savoir choisir ses mots. Est-ce conspirer que de vouloir relever la République, lui rendre honneur et grandeur, redonner

à ses armes la gloire que les victoires de Hollande,
d'Allemagne et d'Italie leur avaient acquise ?

Général Lefebvre

Je voulais dire...

Bonaparte

Dites, Lefebvre, le peuple n'est-il pas las de tous ces
avocats qui occupent les places, et qui nous
assomment de leurs discours ?

Général Lefebvre

Il l'est.

Bonaparte

Les paysans reçoivent-ils le juste prix pour leurs
moissons ?

Général Lefebvre

Non.

Bonaparte

Est-il équitable que l'abondance des récoltes ait pour conséquence la pauvreté des campagnes ?

Général Lefebvre

Non.

Bonaparte

Les ouvriers ont-ils de l'ouvrage ?

Général Lefebvre

Ils n'en ont pas.

Bonaparte

Les boutiquiers et les commerçants ne sont-ils pas accablés par la médiocrité des affaires ?

Général Lefebvre

Ils le sont.

Bonaparte

Les routes sont-elles sûres ?

Général Lefebvre

De vrais coupe-gorges.

Bonaparte

Qui tient le pavé au Palais-Royal ?

Général Lefebvre

Les filles publiques.

Bonaparte

Qui règne sur les mœurs à Paris ?

Général Lefebvre

Les prostituées de salon.

Bonaparte

Comment se font les fortunes aujourd'hui ?

Général Lefebvre

Par l'agiotage, et le trafic des biens nationaux.

Bonaparte

Connaissez-vous des fournisseurs aux armées qui soient honnêtes ?

Général Lefebvre

Il se peut qu'il y en ait, mais je n'en connais pas.

Bonaparte

Ne vous a-t-on pas proposé de l'argent pour votre signature ?

Général Lefebvre

On m'en propose tous les jours.

Bonaparte

Le peuple n'est-il pas las des impôts ?

Général Lefebvre

Les rouliers et les postillons se battent aux barrières pour ne pas payer le droit de passe que le gouvernement vient d'instituer.

(Arrivée de Talleyrand, Regnault et Roederer)

Bonaparte

Général, croyez-vous que la Nation acceptera longtemps encore de vivre sous la menace de l'emprunt forcé et de la loi des otages ? Croyez-vous que les soldats accepteront longtemps encore de mourir au combat, sachant que la patrie est aux mains des prostituées de salon et des trafiquants, sachant que le gouvernement de la République appartient à des avocats aussi incapables de gagner la guerre que de conclure la paix ?

Général Lefebvre

Je ne le crois pas.

Bonaparte

La garde du Directoire relève de votre commandement. Ferez-vous verser le sang des valeureux grenadiers pour défendre la cause de ces discoureurs empanachés ?

Général Lefebvre

Ah ! Général ! (*L'émotion réduit un instant Lefebvre au silence.*) Je suis votre homme. Il faut jeter tous ces bougres d'avocats à la rivière.

Bonaparte

A la bonne heure ! Mais il ne s'agit pas de cela. Tout doit s'accomplir dans le respect des lois. Les Anciens sont occupés en ce moment à voter un décret qui transfèrera le siège des conseils à Saint-Cloud, et qui m'attribuera le commandement de toutes les troupes.

Général Lefebvre

A vos ordres, Général.

Bonaparte

Merci ! En signe d'amitié, souffrez que je vous offre ce sabre que je portais en Egypte.

Général Lefebvre

Ah ! Général...

Bonaparte

Talleyrand, Regnault, Roederer, venez avec moi.

(Retour de Bonaparte dans son cabinet. Les officiers continuent leurs échanges.)

-Pourquoi le décret ne vient-il pas ?

-Les Anciens refuseraient-ils de le voter ?

-C'est qu'on peut hésiter, colonel. Il y va du sort de la République.

-Que savons-nous des intentions du général Bonaparte ?

-Deux heures que je suis là !

-Si le décret ne vient pas, il me faudra partir. Mes subordonnés ne comprendraient pas mon absence.

Général Lefebvre

Allons de la patience ! De la patience !

-Si l'affaire tourne mal, il sera du plus mauvais effet que nous nous soyons trouvés ici.

-Tout ceci est suspect. Je me dispose à partir.

-Qui sait si, dans un instant, au lieu du décret des Anciens, nous ne recevrons pas un peloton de gendarmerie qui viendra nous arrêter ?

-Chez le général Bonaparte ?

-Le Directoire en a fait d'autres.

(Passage du général Lefebvre dans le cabinet de Bonaparte)

Général Lefebvre

Les officiers disent que si le décret n'arrive pas, ils vont regagner leurs corps.

Bonaparte

Roederer, que font ces bavards du Conseil des Anciens ?

Roederer

Il leur faut délibérer avant de voter.

Bonaparte

Perte de temps. Si les officiers s'en vont, l'affaire sera manquée, et nous sommes perdus. Ne peut-on presser un peu les Anciens ?

Regnault

Tout ce qui aura l'air de vouloir précipiter leur décision ne fera que la retarder.

Bonaparte

Je compte sur vous, général. Faites un peu patienter les officiers.

(Retour du général Lefebvre dans le parloir au moment où arrive Bernadotte en civil. Bernadotte passe directement dans le cabinet de Bonaparte.)

Bonaparte

Comment Bernadotte, vous n'êtes pas en uniforme ?

Bernadotte

Je ne suis pas de service.

Bonaparte

Dans un instant, vous le serez... Messieurs, laissez-nous.

(Sortie de Talleyrand, Roederer et Regnault)

Bonaparte

Je vais être nommé par le Conseil des Anciens commandant de Paris, de la garde nationale et de toutes les troupes de division.

Bernadotte

Cela est fort bon pour vous, mais ne me concerne pas.

Bonaparte

Allez vous mettre en uniforme. Je vais aux Tuileries de ce pas. Vous m'y rejoindrez.

Bernadotte

Cette affaire est la vôtre, pas la mienne. S'il faut défendre la République, nombreux sont les généraux qui me rejoindront.

Bonaparte

N'y comptez pas ! Vous ne connaissez pas les hommes. Ils promettent beaucoup et tiennent peu. Mais je vois que je dois renoncer à vous convaincre. En ce cas, il vous faut demeurer ici en attendant que je reçoive le décret des Anciens.

Bernadotte

Général, pour qui me prenez-vous ? Vous pouvez me donner la mort mais croyez-vous que je sois un homme que l'on puisse retenir contre son gré ?

Bonaparte

Soit. Je ne vous retiens pas. Mais donnez-moi votre parole que vous n'entreprendrez rien contre moi.

Bernadotte

Je vous la donne, mais seulement en tant que citoyen.

Bonaparte

Qu'est-ce à dire ?

Bernadotte

Que je n'irai point dans les casernes ou dans les lieux publics exciter les soldats ou le peuple contre votre conspiration. Mais si le Corps législatif ou le Directoire me confie un commandement...

Bonaparte

Là-dessus je suis tranquille. On ne vous emploiera pas. On redoute plus votre ambition que la mienne.

(Arrivée de deux membres du Conseil des Anciens, accompagnés d'un messenger d'Etat en grande tenue, porteur du décret)

Bonaparte *(aux arrivants)*

A la bonne heure ! Nous vous attendions.

Le messenger *(avec solennité)*

Le Conseil des Anciens, en vertu des articles 102, 103 et 104 de la Constitution, décrète ce qui suit :

Art. Ier : le corps législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud ; les deux conseils y siégeront dans les deux ailes du Palais.

II : ils y seront rendus demain 19 brumaire à midi.

Toute continuation de fonctions et de délibérations est interdite ailleurs et avant ce temps.

III : le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent décret. Il prendra toutes les mesures

nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale.

Bonaparte

Il faut dire là-dedans, clairement, que le commandement de la garde nationale me revient.

Roederer

Cela peut s'interpréter ainsi.

Bonaparte

Il ne s'agit pas d'interpréter. Il faut l'écrire.

(Bonaparte s'assied à une petite table et corrige le texte de sa propre main. Les deux Anciens donnent des signes d'effarement.)

L'un des Anciens

Général, ne jugera-t-on pas le procédé un peu...cavalier ?

Bonaparte

Si nous réussissons, personne ne s'avisera de nous en faire la remarque ; si nous échouons, nous irons de toute manière périr en Guyane.

L'autre Ancien (*inquiet*)

Qui parle d'aller en Guyane ?

Bonaparte (*allègre*)

L'affaire est réglée, citoyens. N'en parlons plus. Général Lefebvre, donnez les ordres pour que toutes les troupes se rassemblent aux Tuileries.

(Bonaparte au milieu des officiers, debout sur une table)

Bonaparte

Je me tourne vers vous qui êtes mes compagnons d'armes, mes amis, mes frères de combat. Les Anciens ont rendu le décret que nous attendions, et qui me confie le commandement de toutes les troupes de la région de Paris.

(Exclamations de soulagement et de satisfaction, applaudissements) Le législateur appelle à l'aide pour le salut de la République. Entendrons-nous son appel ?

(Cliquetis de sabres, cris d'enthousiasme, ovations)

Les officiers

Nous l'entendrons.

Bonaparte

Compagnons, serez-vous à mes côtés si des factieux osent résister à la voix du législateur ?

Les officiers

Nous y serons.

Bonaparte

Ah ! mes amis, nous nous sommes forgé une âme commune dans les combats contre les ennemis de la patrie. Mais à présent, c'est à Paris et non plus aux frontières qu'il faut assurer le salut de la République.

Pour que les sacrifices des soldats ne soient pas vains, il faut que l'Etat soit réformé. Rien dans l'Histoire ne ressemble à la fin de ce siècle, rien dans la fin de ce siècle ne ressemble à l'heure que nous vivons. Les Anciens ont rendu le décret : nos bras sauront l'exécuter.

(Ovations, cris de « Vive Bonaparte », « Vive la République »)

Bonaparte

Aux Tuileries.

(Ruée des officiers vers la sortie pour retrouver leurs chevaux)

Bonaparte (à Talleyrand)

Voici Barras. Faites-en votre affaire ainsi qu'il a été convenu.

Talleyrand

Bien, Général.

(Talleyrand, au seul amiral présent)

Talleyrand

Amiral Bruix, j'ai besoin de vous pour convaincre le citoyen directeur Barras.

Bruix

Je ne vois pas comment je puis vous être utile.

Talleyrand (*à voix basse*)

Il s'agit de faire comprendre au citoyen Barras que non seulement l'armée fait cause commune avec Bonaparte, mais encore la marine. Vous n'aurez rien à dire. Il vous suffira d'être là. Pour le reste, j'ai ici deux millions qui pourraient bien aider le citoyen directeur à se décider.

(Bruix, Barras et Talleyrand. Pendant toute la discussion, on entend en sourdine les acclamations de la foule qui montent par intermittence.)

Barras (*menaçant*)

Que se passe-t-il ici ?

Talleyrand

Le général Bonaparte vient de partir vers les Tuileries à la tête de ses compagnons d'armes.

Barras

Ah ! C'est donc cela ! C'est bien ce que redoutaient Gohier et Moulins. Le petit général corse est tombé de son nid, et cet oisillon prétend conduire la République ?

Talleyrand (*avec un mélange de solennité et d'ironie*)

C'est l'aigle qui prend son envol.

Barras

Je sais l'ambition qui dévore les entrailles de ce petit homme jaunâtre. Je sais aussi qu'il me doit sa fortune. Et c'est ce gringalet qui joue aujourd'hui au prétorien ? Allons donc ! Il a l'appétit plus grand que

l'estomac. Il me suffira de tonner pour le faire rentrer dans sa caserne.

Talleyrand

Vous vous abusez, citoyen directeur. Il ne s'agit pas d'un coup d'Etat militaire. C'est le législateur lui-même qui a confié sa sauvegarde au général Bonaparte.

Barras

Que me chantez-vous là ?

Talleyrand

Les Anciens, réunis ce matin à l'aube, ont pris un décret transférant le siège des deux conseils à Saint-Cloud.

Barras

Mais pourquoi ?

Talleyrand

A cause de ces rumeurs de complots qui annoncent des mouvements menaçants pour l'Etat.

Barras

Nous vivons dans les rumeurs. Il faut bien autre chose pour m'émouvoir.

Talleyrand

Le législateur, lui, s'est ému. Il s'est résolu à prendre les mesures les plus sévères à la fois contre ceux qui veulent faire régner l'anarchie, et contre ceux qui veulent rétablir la monarchie.

Barras

Les mesures les plus sévères ?

Talleyrand

Le législateur est au courant de tous les complots qui se trament pour changer la forme du gouvernement, et il entend y mettre un terme. Vous savez mieux que

quiconque ce que fut le sort des conspirateurs tant en fructidor qu'en prairial ?

Barras

Grands dieux ! Envisage-t-on des déportations ?

Talleyrand

S'il s'agit du salut de l'Etat, les Anciens ne reculeront devant rien.

Barras

Cependant chacun connaît mon zèle passé pour la République. C'est ainsi qu'en vendémiaire...

Talleyrand

En de pareilles circonstances, ce ne sont point les mérites passés que l'on considère, mais seulement les crimes présents. Le citoyen Fouché est au courant de tout.

Barras

Ah ! Fouché marche avec Bonaparte ?

Talleyrand

Le citoyen Fouché marche avec la loi.

Barras

Mais enfin que veut-on ?

Talleyrand

Il s'agit de concentrer l'exécutif afin de restaurer l'autorité de la République.

Barras

Fort bien ! Moi-même, vous le savez, j'avais conçu des projets de cette nature, et j'avais fait comprendre que je me tenais prêt à assumer mes responsabilités, si du moins l'on pensait ma présence utile à la tête du gouvernement.

Talleyrand (*plus bas, détachant ses mots*)

C'est que, citoyen directeur, on ne le pense pas.

Barras

On ne le pense pas ?

Talleyrand

Non. On pense qu'à cette heure, le plus grand service que vous puissiez rendre à la République, c'est de quitter vos fonctions avec honneur et dignité. Dans une République, le rang de simple citoyen n'est-il pas le plus élevé que l'on puisse occuper ?

Barras

Certes. Mais je pensais pouvoir être encore de quelque utilité dans le gouvernement.

Talleyrand

C'est en vous retirant dans votre résidence de Grosbois que vous serez le plus utile à l'Etat.

Barras

Holà ! Mais pour qui me prend-on ? Et c'est ce petit général corse qui ose me dicter ma conduite ?

Talleyrand

Sieyès et Roger-Ducos sont dans le même sentiment.

Barras

Ah ! Les traîtres ! Ce défroqué de Sieyès et cette ombre de Roger-Ducos se sont acoquinés avec ce général factieux ! Et Fouché marche avec eux ! Et vous aussi Talleyrand, que j'avais fait nommer aux Relations extérieures, vous êtes du complot !

Talleyrand

En fait de complots, pour l'heure ce sont les vôtres que craint le législateur, et contre lesquels il entend se prémunir.

Barras

Pour sauver la République, je saurai me montrer digne des plus antiques vertus romaines.

Talleyrand

Pour vous qui avez été formé dans la vénération des grandeurs antiques, ne croyez-vous pas qu'il soit à la

fois plus avisé et plus noble de vous retirer plutôt que de livrer un combat désespéré pour un régime sans honneur ?

Barras

Gohier et Moulins sont à mes côtés.

Talleyrand

Jusqu'à quand ?

Barras

On ne peut le savoir, il est vrai.

Talleyrand (*pressant*)

Allez-vous, seul, risquer la déportation ? Il ne serait pas juste que vous seul payiez pour les fautes commises par tout le Directoire.

Barras

Non. Cela ne serait pas juste.

Talleyrand

C'est l'amitié que je vous porte qui dicte ma démarche.

Barras

Je vous entends. Cependant je ne saurais me retirer comme un lâche qui abandonne son poste.

Talleyrand

Qui peut penser que le citoyen Barras, que le général Barras, résigne ses fonctions pour d'autres raisons que celles que lui inspire son devoir ? J'ai là un projet de lettre de démission qui permettrait un départ dans l'honneur, et sous les applaudissements de la postérité.

Barras

Donnez-moi cela. Il faut que j'avise.

(Sortie de Barras)

Bruix

Mais les deux millions ?...

Talleyrand

Il sera toujours temps d'en faire un meilleur usage.

(Sortie de Talleyrand et Bruix ; sur fond musical, on entend en voix off Bonaparte ; ovations des soldats et du peuple)

Bonaparte

Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé partout des lois spoliatrices, et la misère. Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connaissais, tous mes compagnons de gloire ? Ils sont morts ! Cet état de choses ne peut durer. Avant trois ans, il nous mènerait au despotisme. Mais nous voulons la République, la République assise sur les

bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile, et de la tolérance politique...

(Les vivats se renouvellent couvrant quelques cris isolés de « Vive la Constitution » « Vive la Constitution ». Puis le silence se fait progressivement. On entend la voix de Fouché.)

Fouché

Citoyens, que les faibles se rassurent, ils sont avec les forts ; que chacun suive avec sécurité le cours de ses affaires et de ses habitudes domestiques. Ceux-là seuls ont à craindre, et doivent s'arrêter, qui sèment les inquiétudes, égarent les esprits, et préparent le désordre.

(On entend les cris de « Vive Bonaparte » « Vive la République », quelques cris de « Vive la Constitution ». La musique couvre les cris et les ovations, et s'arrête brutalement.)

(Bonaparte. Monsieur Beaugier. Pas rapide de Bonaparte. Arrêt brusque)

Bonaparte

Qui nommez-vous lorsque vous nommez Dieu ?

Monsieur Beaugier

Il y a une source. J'en ai entendu le murmure. Mes vieux os en ont reçu comme une nouvelle vie.

Bonaparte

Je chevauche d'autres chevaux sous d'autres soleils...
La sagesse vient-elle avec la vieillesse ?

Monsieur Beaugier

Méfiez-vous des vieillards, Général. Les feux dont ils sont embrasés sont les plus dévastateurs. La proximité du terme attise chaque brandon. Toute flamme qui s'éteint est une jouissance qui se perd. L'ardeur des vieillards pour les honneurs est inconcevable. La vieillesse ne protège contre rien.

Bonaparte

La jeunesse ne tient pas ses promesses.

Monsieur Beaugier

Avez-vous renoncé au bonheur ? (*Silence*) Cependant le bonheur existe.

Bonaparte

Comment vivre avec l'angoisse dans les entrailles ?

Monsieur Beaugier

Un jour, il faut affronter la bête.

Bonaparte

Au risque d'être terrassé ? A jamais rejeté dans la nuit ? L'épreuve est trop forte !

Monsieur Beaugier

Le plus démuné des êtres peut toujours se tourner vers le Dieu inconnu.

Bonaparte

Sur ce point je ne suis peut-être pas assez croyant pour vous entendre Monsieur Beaugier, mais pas assez mécréant non plus pour vous démentir.

(Sortie de Bonaparte)

Monsieur Beaugier

Comment faire pour qu'au milieu du tumulte aucune âme n'aille se perdre ? J'entends le chant secret de l'angoisse humaine, la longue plainte à laquelle ne répond nulle pitié, mais seulement des cris, des ordres, des mots. Des cortèges se forment. Des oriflammes flottent dans le vent. La foule sort de l'ombre en un mouvement sans fin. Les clameurs roulent comme des tambours. Ils n'arracheront pas le péché des origines. Il faudrait qu'ils se prennent en pitié... Les arbres ont perdu leurs feuilles. L'automne promet l'hiver. Cependant la sève ranimera les branches desséchées. A nouveau le printemps jaillira de la terre. Je ne suis qu'un vieil homme promis à la poussière prochaine. Et cependant je puis encore

prononcer des paroles qui germeront dans les cœurs
en des temps et en des lieux inconnus...

(La nuit)

(Bonaparte, Roederer, Regnault)

Roederer

La Bourse monte. La rente est passée de 11 francs 37
à 12 francs 88.

Regnault

Au Théâtre Français, on a extraordinairement
applaudi le *Chant du Départ*. En réalité, c'est vous
que l'on applaudissait.

Bonaparte

Le pouvoir ne se prend ni au Théâtre Français ni à la
Bourse.

Roederer

Qu'a-t-on décidé au cours de la réunion des députés
aux Tuileries ?

Bonaparte

Rien. Ces bavards n'ont fait que discourir tout au long
de l'après-midi. Aucun projet clair. Aucune
intelligence même de leurs propres vœux.

Regnault

Qu'a dit Sieyès ?

Bonaparte

Il a été un peu plus confus qu'à l'habitude. Rien de
très précis, de cohérent. Avec de pareilles gens, je
crains la déroute demain à Saint-Cloud.

(Musique, nuit)

Bonaparte

A nouveau la puissance est en moi. Le monde glisse sous mes pieds. Faisons un pacte. Je te délivrerai des factions. Je jouerai ton jeu.

La Voix

Tu seras Prométhée au milieu de l'Histoire.

Bonaparte

Mais qui sera l'instance du bien et du mal ? Qui occupera le trône vide ?

(Musique)

Monsieur Beaugier (*en colère*)

Tes promesses ne font que des idolâtres !...

La Voix

Le Dieu des Ecritures est-il mort ?

Monsieur Beaugier

Il vit... Il vit... Mais il y a comme un abîme
d'angoisse au cœur de l'être...

La Voix

Désormais, c'est moi qui déciderai de la signification
des choses. Je suis la déesse qui vient.

Monsieur Beaugier

Déesse de sang !

(Monsieur Beaugier cherche sa respiration.)

La Voix

Tu perds le souffle ?

Monsieur Beaugier

L'épreuve est un peu forte comprends-tu !... Il y va de
tout. Aucune paix pour toi si tu revêts le masque de la
divinité. Seulement le chaos des combats !... Tous, ils
voudront te posséder !... Fuis !... Tes arrêts sont ceux

que dicte la force et non la justice ! Tout ton passé retentit de la fureur et non de la raison humaine.

La Voix (*avec lassitude*)

Je le sais bien ! Je ne veux que la paix, la tranquillité !

La paix, la tranquillité, c'est tout !

(*L'aube*)

(*Bonaparte, Jourdan, Augereau*)

Bonaparte

Que fais-tu ici Augereau ?

Augereau

Ton complot va échouer. Les Anciens hésitent. Les Cinq-Cents résistent. L'émeute gronde dans le faubourg. Les Jacobins se sont ressaisis.

Bonaparte

Est-ce en leur nom que toi et Jourdan venez me voir ?

Augereau

Nous venons te voir en tant que généraux républicains, décidés à soutenir les couleurs de la liberté...

Bonaparte

Pas de discours. De quoi s'agit-il ?

Augereau

Renonce à ton entreprise. Le Directoire se reformera. Les conseils voteront une réorganisation de l'Etat. La France sera gouvernée.

Bonaparte

Par qui ?

Augereau

Par ceux que guide le Génie de la Révolution.

Bonaparte

Aujourd'hui c'est moi que guide le Génie de la Révolution. Quand le vin est tiré, il faut le boire. Tiens-toi tranquille Augereau, et vous aussi Jourdan, et tout ira bien.

(Sortie des deux généraux)

(Bonaparte, Joséphine en costume d'amazone)

Bonaparte

Tu veux monter à cheval à cette heure ?

Joséphine

Il faut qu'aujourd'hui j'aie de la distraction...
Ecoute : j'ai consulté les astres. Ils ne m'ont rien dit.

Bonaparte

Sornettes !

Joséphine

J'ai été avisée qu'un complot s'est formé pour te proclamer « hors-la-loi ».

Bonaparte

Il se peut. Merci de m'en avertir.

Joséphine

Bonaparte ne te fais pas roi !

Bonaparte

Il s'agit seulement de donner trois consuls à la République, et d'être l'un des trois.

Joséphine

Dans les profondeurs de ton âme, tu t'es déjà proclamé roi.

Bonaparte

Que sais-tu de mon âme, toi qui n'as pas voulu entendre une seule fois la plainte qui s'en exhalait ? Allons, on m'attend. Il faut que je te quitte.

Joséphine

Reste... Fais une proclamation de fidélité à la Constitution, et laisse là ton entreprise.

Bonaparte

Que diront mes compagnons d'une telle conduite ?

Joséphine

Ils diront que tu as été sage, que, plutôt que de faire couler le sang, tu auras préféré renoncer à ton ambition. Ils rentreront dans leurs casernes, et tout sera dit.

Bonaparte

Et de cette journée, il ne restera qu'un mot gravé sur mes étendards : *trahison*.

Joséphine

Bonaparte ne te fais pas roi !

Bonaparte

Ah ! Joséphine, il y a un temps pour toutes choses ! Il y eut des jours où j'ai attendu de toi seulement un signe, seulement une lettre qui eût été de ta main. Il y eut des nuits où je me suis senti si seul au monde que j'ai hurlé ma détresse aux étoiles. Mais les étoiles ne m'ont pas entendu. Pas plus que toi !

Joséphine

Tu me faisais peur.

Bonaparte

Je te faisais horreur. Je sais que certain soir de l'an dernier, la nouvelle de ma mort en Egypte t'étant parvenue, tu t'en es réjouie à pleine voix dans l'élan de la spontanéité, disant que j'avais l'âme atroce, et t'inquiétant seulement de savoir si ma mort était bien certaine.

Joséphine

Quelle maîtresse n'a un jour imaginé la mort de son
amant ?

Bonaparte (*frappant sur la table*)

Mais c'était toi et c'était moi ! (*Avec une violence soudain libérée*) Conquérant de l'antique Italie, je t'écrivais chaque jour des lettres de feu que tu lisais en écoutant roucouler à tes côtés cet Hippolyte Charles, ce hussard de pacotille, cette petite figure à putains, ce petit capitaine dans le lit duquel tu as fini, un jour, par te vautrer ! Moi, Bonaparte, être fait cocu par Hippolyte Charles ! Vos éclats de rire m'ont tenu éveillé la nuit. Pareillement méprisé, je me suis trouvé méprisable. Tu ne m'as laissé que le monde et l'Histoire à subjuguier.

Joséphine

Menteur ! Tu as tout sacrifié à ta destinée, et tu y sacrifieras toujours tout. C'est ta loi.

Bonaparte (*subitement rasséréiné comme s'il
était délivré*)

Marchons ensemble.

Joséphine

Depuis ton retour, j'ai marché avec toi. Fidèlement.

Bonaparte

C'est vrai. Alors laisse-moi terminer cette journée
comme il faut qu'on la termine.

Joséphine

Et si les conseils te proclament hors-la-loi ?

Bonaparte

C'est moi qui proclamerai hors-la-loi des législateurs
assez impudents pour proférer ce cri insensé.

Joséphine (*découragée, résignée*)

Je te vois, et je t'entends, et ne sais qui je vois, et qui
j'entends.

Bonaparte

Je suis Napoléon Bonaparte, général de la
Révolution... Viens !

(Saint-Cloud. Deux lieux. Le premier : une salle où déambulent soldats, officiers, curieux, avec une fenêtre qui donne sur la cour du château où sont massés les régiments ; le second : l'Orangerie, où les membres de l'assemblée des Cinq-Cents délibèrent sous la présidence de Lucien)

Les curieux, les soldats

Vive Bonaparte ! Vive Bonaparte !

Les députés *(en réponse, dans la salle des séances)*

Vive la Constitution !

Les curieux, les soldats

Vive Bonaparte !

Les députés

Vive la Constitution !

(Arrivée de Bonaparte et de ses compagnons)

Les curieux, les soldats

Vive Bonaparte. Vive la République. *(Les cris se transforment en une ovation qui couvre les cris des parlementaires.)* Vive Bonaparte ! Vive la République ! Vive Bonaparte !

(Discours dans l'Orangerie)

Un député

...Des factions puissantes menaçaient de nous déchirer... Il fallait leur arracher l'espoir de renverser la République, et rendre la paix à la France... Je demande 1) qu'une commission de sept membres soit nommée, qu'elle fasse rapport sur la situation de la

République, et les mesures de salut public qu'il conviendra de prendre ; 2) que la commission fasse son rapport séance tenante ; 3) que toute proposition lui soit renvoyée ; 4) Que toutes délibérations soient suspendues jusqu'au rapport de la commission.

Des députés

Appuyé.

Un député

La Constitution d'abord !

Un député

Je demande la parole...

Un député

La Constitution ou la mort... Les baïonnettes ne nous effraient pas, nous sommes libres ici...

Un député

Point de dictature...

Des députés

A bas les dictateurs... Vive la Constitution...

Un député

Je demande que l'on renouvelle le serment de fidélité
à la Constitution...

(Applaudissements violents, cris)

Des députés

Le serment... Le serment...

Lucien

Je sens trop la dignité de président du Conseil pour
souffrir plus longtemps les menaces insolentes d'une
partie des orateurs. Je les rappelle à l'ordre.

Un député

Je demande qu'à l'instant, tous les membres du
Conseil renouvellent le serment de fidélité à la
Constitution de l'an III.

Un député

Le serment conforme à la loi.

De nombreux députés

Appuyé ! Appuyé ! Vive la République ! Le serment !

(Cris et menaces ; dialogue entre Bonaparte et Sieyès)

Bonaparte

Ils prêtent serment à la Constitution. Cela est dirigé contre nous.

Sieyès (*sentencieux*)

C'est dans les temps où on peut le moins les tenir que les serments se multiplient... Je vous l'avais dit général : il fallait écarter la faction jacobine des débats.

Bonaparte

Je voulais que la loi fût respectée.

Sieyès

Il n'est de loi que celle du salut public.

(La musique couvre le dialogue.)

(L'Orangerie)

Un député

Le serment que vous venez de renouveler occupera sa place dans les fastes de l'histoire...

(La musique domine les voix puis s'efface. On entend en voix « off » le discours que Bonaparte fait au même moment devant les Anciens.)

Bonaparte

Les Anciens sont les sages de la République. Représentants du peuple, vous n'êtes point dans des

circonstances ordinaires. Vous êtes sur un volcan...
J'étais tranquille à Paris lorsque je reçus le décret du
Conseil des Anciens qui me parla de ses dangers et de
ceux de la République. A l'instant j'appelai, je
retrouvai mes frères d'armes, et nous vînmes vous
donner notre appui...

Un Ancien

Et la Constitution ?

Bonaparte (*soudain en fureur*)

La Constitution ? Vous l'avez violée au 22 floréal !
Vous l'avez violée au 30 prairial ! La Constitution ?
Elle est invoquée par toutes les factions, et elle a été
violée par toutes. Elle est méprisée par toutes...

*(Les voix « off » disparaissent. Musique. Puis on
entend à nouveau le débat des Cinq-Cents. Un
mouvement parcourt l'assemblée. Arrivée de
Bonaparte à l'entrée de l'Orangerie, suivi de quatre
grenadiers et d'officiers généraux ; clameurs)*

Un député

Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela ?

Un second député

Des sabres ici ? Des hommes armés ?

(Vacarme, mêlée)

Des voix *(hurlant)*

Hors-la-loi ! Hors-la-loi ! A bas le dictateur !

(De rage, Bonaparte se griffe le visage.)

Un grenadier *(bas)*

Le général s'arrache le visage avec les ongles.

(Mouvement de troupe pour protéger Bonaparte)

Les grenadiers

Sauvons notre Général ! Sauvons notre Général !

(Sortie de Bonaparte, à demi-inconscient)

Des députés

Hors-la-loi ! Hors-la-loi ! A bas le dictateur !

Un député

A mort !

D'autres députés

Hors-la-loi ! Hors-la-loi ! Hors-la-loi !

Lucien

Je rappelle à l'ordre !

Des députés

Hors-la-loi ! Hors-la-loi !

Un député

Nous serons tous Brutus !

Un autre

Vive la Constitution !

Lucien

Je rappelle à l'ordre !

Des députés

Hors-la-loi ! Hors-la-loi ! A bas le dictateur !

Un député

Pas d'hommes en armes dans l'enceinte de la loi !

Un autre député

Dehors les généraux félons !

Les officiers

Vive Bonaparte ! Vive Bonaparte !

Un député

A bas César !

Un autre député

Vive Brutus !

Un général

Nous répondons à l'appel de la loi. Les Anciens nous ont commandé notre devoir.

Un député

Vive la Constitution ! Vive la Constitution !

Les officiers

Vive Bonaparte ! Vive Bonaparte !

Un député

Le serment ! Le serment !

Un autre député

La liberté ou la mort !

(Sortie des soldats et des officiers)

Lucien

Le mouvement qui vient d'avoir lieu au sein du Conseil prouve ce que tout le monde a dans le cœur, ce que moi-même j'ai dans le mien.

Un député

Aujourd'hui Bonaparte a terni sa gloire !

(En sourdine, on entend battre le tambour.)

Lucien

Il était cependant naturel de croire que la démarche du Général n'avait pour objet que de rendre compte de la situation des affaires ou de quelque objet intéressant la chose publique. Mais je crois qu'en tout cas, nul ne peut soupçonner...

Un député

Bonaparte s'est conduit en roi !

Un autre député

Je demande que le général Bonaparte soit traduit à la barre pour y répondre de sa conduite.

(Arrivée de Bonaparte dans la salle des pas perdus au milieu des soldats et des officiers)

Les soldats

-Ils criaient : « Hors-la-loi » !

-Le général a le visage en sang !

-Ils ont essayé d'assassiner notre Général !

-Vive Bonaparte !

-A mort les assassins !

-Vive notre Général !

(On entend à nouveau le débat des Cinq-Cents.)

Un député

Citoyen président, je demande qu'à l'instant vous décrétiez que les troupes qui sont actuellement dans cette commune fassent partie de votre garde.

De nombreux députés

Appuyé ! Appuyé ! Appuyé !...

Un député

Il faut déclarer le décret rendu hier comme non avenu sous le rapport de la nomination inconstitutionnelle du général Bonaparte...

Un député

Je réclame la parole...

Des députés

Vous allez nous amuser à passer le temps. Aux voix la proposition !

Un député

Il n'y a pas de liberté ici. Laissez parler le législateur.

Un député

Il faut déclarer que Bonaparte n'est point le commandant de votre garde. Six mille hommes sont autour de vous. Déclarez qu'ils font partie de la garde du corps législatif.

Un député

C'est donner le signal du combat.

Un député

Marche président. Marche. Mets aux voix cette proposition.

Lucien

Je dois faire observer qu'ici les soupçons paraissent s'élever avec bien de la rapidité, et peu de fondement. Un mouvement même irrégulier aurait-il déjà fait oublier tant de services rendus à la liberté...

Des députés (*nombreux*)

On ne les oubliera pas ! On ne les oubliera pas !

D'autres députés

Le temps passe. Aux voix la proposition !

Lucien

Je demande qu'avant de prendre une mesure, vous appeliez le Général...

Les députés

Nous ne le reconnaissons pas.

(Les cris et les bruits redoublent.)

Lucien

Quand le calme sera rétabli dans cette enceinte, quand l'inconvenance extraordinaire qui s'est manifestée sera calmée, vous rendrez justice à qui elle est due dans le silence des passions.

Des députés (*nombreux*)

Au fait ! Au fait !

D'autres députés

Aux voix la proposition ! Aux voix ! Aux voix !

Un député

Il n'y a plus de liberté ici. Laissez donc parler l'orateur.

Des députés (*nombreux*)

Marche président ! Aux voix ! Aux voix !

Lucien

Je dois renoncer à être entendu. Je déclare déposer sur la tribune les insignes de ma fonction.

Des députés

Non ! Non ! Restez au fauteuil.

D'autres députés (*nombreux*)

Aux voix ! Aux voix ! Aux voix !

*(Mêlée confuse autour du bureau du président ;
arrivée d'un peloton de grenadiers du corps
législatif ; hurlements)*

Les députés

Hors-la-loi ! Hors-la-loi ! A mort le dictateur !

(Deux soldats battent du tambour en sourdine.)

Les députés

Hors-la-loi ! A bas César ! Hors-la-loi !

Un député

Vive la Constitution !

Un autre député

Le serment ! Le serment !

(Lente progression des soldats ; retraite des députés)

Les députés

Vive la République ! Vive la liberté ! Vive la
République ! Vive la liberté !

*(Départ de Lucien sous la protection des soldats ;
huées des députés)*

Les députés

Hors-la-loi ! Hors-la-loi ! A bas la dictature !

Des députés

La liberté est violée. Il n'y a plus de Conseil.

D'autres députés

Vive la République ! Vive la liberté !

*(Le tambour continue de battre. Retour des députés
dans l'Orangerie. Cris, altercations,
applaudissements, mais en sourdine. Le débat
parvient comme un écho lointain couvert par ce qui se
passe dans la salle où sont les officiers et les soldats.)*

Hennissements des chevaux, ovations des troupes massées dans la cour)

Une voix (*pleine de panique*)

Des grenadiers ont emmené le président !

Bonaparte (*qui se méprend sur le sens de l'intervention des grenadiers*)

Mon frère arrêté ? Moi « hors-la-loi » ? Ah les gredins !

Bonaparte (*sabre au clair*)

Aux armes ! Aux armes !

Les soldats

Vive Bonaparte ! Vive Bonaparte ! Aux armes ! Aux armes !

(Une clameur monte des régiments ; arrivée de Lucien entouré de grenadiers)

Bonaparte

Vous ici mon frère ? Vous êtes libre ?

Lucien

Les grenadiers m'ont sauvé.

Bonaparte

Suis-je hors-la-loi ?

Lucien

Vous le serez bientôt si vous ne l'êtes déjà. Alors tout citoyen pourra vous donner la mort au nom de la loi.

Bonaparte

Que faire ?

Lucien

En appeler aux soldats.

Bonaparte

A la bonne heure ! A la bonne heure !

Lucien

J'ordonne un roulement de tambour.

(Roulement de tambour)

Lucien

Français, le président du Conseil des Cinq-Cents vous déclare que l'immense majorité de ce Conseil est, en ce moment, sous la terreur de quelques représentants à stylets qui assiègent la tribune, menacent de mort leurs collègues, et leur proposent les délibérations les plus affreuses. Ces audacieux brigands ont osé parler de mettre hors-la-loi le Général chargé d'exécuter le décret des Anciens comme si nous étions encore au temps de leur règne où ce mot « hors-la-loi » suffisait à faire tomber les têtes les plus chères à la patrie !... Général, et vous soldats, et vous tous citoyens, vous ne reconnaîtrez pour députés de la France que ceux qui se rendent avec leur président au milieu de vous. Quant à ceux qui persisteraient à rester dans l'Orangerie pour y voter des « hors-la-loi », que la force les expulse. Ces proscripteurs ne sont plus les

représentants du peuple mais les représentants du poignard...

(Une ovation salue le discours de Lucien. Dans un grand état d'excitation, Bonaparte prend ensuite la parole. Il parle d'une voix hachée. Son discours est troublé par les hennissements des chevaux et par les ovations des régiments.)

Bonaparte

Soldats, je vous ai menés à la victoire. A cette heure, puis-je compter sur vous ?

(A chaque fois que Bonaparte reprend son souffle, une immense ovation monte des régiments massés dans la cour.)

Les soldats

Oui ! Oui ! Vive Bonaparte ! Vive le Général ! Des ordres ! Des ordres !...

Bonaparte

Soldats, on avait lieu d'espérer que le Conseil des Cinq-Cents sauverait la patrie. Or, au lieu d'assurer le salut de la République, il veut me mettre hors-la-loi, moi, dont les victoires ont sans cesse affermi la liberté. Depuis assez longtemps, la patrie est tourmentée, pillée, saccagée, depuis assez longtemps, ses défenseurs sont avilis, immolés. On dévore vos subsistances, on vous livre sans défense au fer de l'ennemi. Trois fois, j'ai ouvert les portes de la République, trois fois on les a refermées.

Les soldats

Vive Bonaparte ! Vive la République !

(Les ovations se chargent de fureur. Des cris éclatent de toutes parts. Dans la salle des Cinq-Cents, peu à peu les députés se taisent comme s'ils entendaient le discours de Bonaparte et les acclamations. L'écho de leurs débats disparaît.)

Bonaparte (*au comble de l'exaltation*)

Ah ! Soldats ! Ah ! Mes compagnons, j'entends vos ovations. Je vois vos armes brandies contre les ennemis de la liberté, et je sais maintenant que la patrie sera sauvée, que la République sera restaurée, que la Grande Nation vivra. La Fortune suit mes étendards. Je suis le dieu du jour.

Lucien (*à voix basse*)

Taisez-vous ! Vous ne savez ce que vous dites. Croyez-vous vous adresser à des mamelucks ?

Bonaparte (*à voix basse*)

Silence vous-même ! Vous ne savez ce qu'est l'Histoire ni les puissances qui la font mouvoir.

(On entend les ovations.)

Bonaparte

J'entends votre cri. C'est le cri de la France. Ah ! mes compagnons, aujourd'hui encore vous aurez su répondre à l'appel de la patrie.

(Une ovation torrentielle éclate. Les ovations et les cris d'enthousiasme se renouvellent sans fin. Peu à peu la musique (L'Héroïque pourrait convenir) couvre les voix et les hennissements. Dans la salle des séances les députés sont silencieux et immobiles. Pendant un moment, on n'entend plus que la musique dont le dernier mouvement lorsqu'il s'achève, laisse place à un silence total qui dure quelques instants. Puis on entend à nouveau les délibérations des Cinq-Cents.)

Un député

Dans les corridors et dans les cours, les troupes courent aux armes !

(Le pas de charge se fait entendre ; départ précipité de quelques députés qui s'élancent hors de la salle, jetant leur toges rouges pour courir plus vite ; rassemblement de ceux qui restent)

Les députés

Vive la République ! Vive la Constitution de l'an III !

(Arrivée d'un corps de grenadiers ; les tambours battent en sourdine.)

Un général

Citoyens représentants, on ne répond plus de la sûreté du Conseil. Je vous invite à vous retirer.

Les députés

Vive la République ! Vive la Constitution ! A bas la dictature !

Le général

Représentants, retirez-vous. Le Général a donné des ordres.

Les députés

Vive la loi ! Vive la Constitution ! Vive la République !

Le général

Grenadiers en avant.

*(Le tambour bat la charge, doucement, sourdement ;
piétinement de la troupe qui avance très lentement
comme si une force la retenait)*

Les députés

Vive la République ! Vive la République !

Le général

Grenadiers, faites votre devoir.

(Piétinement des soldats ; chant des députés)

Les députés

*Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé.
Contre nous, de la tyrannie, l'étendard sanglant est
levé.*

L'étendard sanglant est levé...

Les députés

*Entendez-vous dans nos campagnes
mugir ces féroces soldats
qui viennent jusque dans nos bras,
égorger nos fils et nos compagnes...*

(Les tambours battent toujours en sourdine.)

Les députés

*Aux armes citoyens !
Formez vos bataillons.
Qu'un sang impur abreuve nos sillons...*

*(Les députés reprennent le chant de l'armée du Rhin.
« Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est
arrivé... » mais de plus en plus faiblement. La suite
est couverte par les roulements du tambour.
Brusquement, il s'établit un silence total qui dure un
assez long moment. Musique.)*

(Bonaparte ; Monsieur Beaugier)

Monsieur Beaugier

Général, le pacte avec l'Histoire est un pacte d'idolâtrie !

Bonaparte

Restez avec nous, Monsieur Beaugier. Restez avec nous...

(Sortie de Bonaparte)

La Voix

Les dieux morts revivent. Le cor retentit dans la forêt.

Les bacchantes fondent sur la vallée.

Monsieur Beaugier (*avec colère*)

Cesse de gémir ! (*Cherchant son souffle*) Arrachons-nous aux visions ! Tout est toujours nouveau...

Parfois l'inespéré arrive...

(*Musique*)

FIN

1979-1980

.